

Che Mounier



Je vous remercie du mot que vous
venez de m'envoyer et que je m'empresse
de transmettre à M. Gide.

L'indifférence dont vous accusez vos
correspondants, n'existe qu'en apparence, je
le suppose. Mais la question que vous leur posez
est si complexe, elle prête à tant de confusions
et de malentendus, que beaucoup sont, je
crois, aussi embarrassés que moi-même pour
vous répondre. Il en coûte peu de vous écrire à
ceux qui font de la décentralisation un
article de foi et qui s'en servent, ainsi que
Jean Carrière, pour défendre les causes de
Leursans. Je n'en suis pas là pour mon
compte. L'anarchie a aussi ses fervents et
il faut avouer que ce serait une bien belle chose,
le malheur est qu'on ne trouvera pas de

longtemps le secret de la faire passer dans les faits ; le bon peuple sera longtemps encore intolérant et tyrannique.

Mes amis les décentralisateurs me trouvent bien traître. Ils m'accusent de me laisser aller sans résistance sur la pente où m'entraînent mes études historiques. Ils ont raison sans doute. Je vois tout conspirer en faveur de la centralisation. L'Angleterre, la patrie du self-government, tend à la centralisation. La Suisse fédérale, la Suisse, arde de toutes les libertés, a fait, durant tout le siècle, un grand effort pour centraliser. Tronçons-nous, au rebours de ce peuple, de faire péniblement l'œuvre de notre race et nous priver du seul élément de supériorité que nous ayons sur nos rivaux à l'heure qu'il est ?

En politique, la décentralisation me semble au contraire.

Dans le monde du travail, n'est-il pas vrai que l'industrie végète au dehors des grands centres ?

Où je comprends la décentralisation et où je

la souhaite aussi large, aussi complète que possible, c'est dans le monde de la pensée et de l'art.

Vous avez remarqué, comme moi, que les poètes sont partisans de la décentralisation. Nous mettrons les philosophes avec eux ; n'est-ce pas vous qui me définirez la philosophie une poésie qui fait bâiller à peu près comme on définit l'économie politique une littérature ennuyeuse.



J'espère qu'après avoir lu ces quelques lignes écrites à la hâte, vous ne m'accuserez plus d'indifférence ; hélas ! je crains que vous ne portiez contre moi une accusation plus grave.

Croyez, cher monsieur, à mes
très affectueux sentiments

J. Bismarck